Document generated on 04/25/2024 5:34 a.m.

Études littéraires africaines

DEPESTRE (René), *Bonsoir tendresse : autobiographie.* Préface de Marc Augé, avant-propos de Jean-Luc Bonniol. Paris : Odile Jacob, 2018, 264 p. – ISBN 978-2-7381-4185-9

Dominique Ranaivoson

Number 45, 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1051633ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1051633ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Ranaivoson, D. (2018). Review of [DEPESTRE (René), *Bonsoir tendresse : autobiographie.* Préface de Marc Augé, avant-propos de Jean-Luc Bonniol. Paris : Odile Jacob, 2018, 264 p. – ISBN 978-2-7381-4185-9]. *Études littéraires africaines*, (45), 230–233. https://doi.org/10.7202/1051633ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

analyse dans son premier chapitre, il poursuit son investigation en examinant le retentissement de cette théorie sous la plume des encyclopédistes et d'autres penseurs de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Ceux-ci se donnèrent pour objectif de déterminer la part de différence et de similitude que les Noirs possédaient avec le reste de l'humanité dont la norme invariable était la blancheur. Si l'auteur prend bien soin de montrer toute la diversité des prises de position contemporaines, il révèle également combien s'épanouissait, à l'époque, un même imaginaire relatif à l'infériorité des Africains.

C'est cependant dans sa dernière partie que l'auteur aborde plus explicitement la relation entre l'histoire naturelle et la question de la servitude. Analysant les discours antiesclavagistes, Andrew S. Curran révèle que, jusqu'aux années 1790, les écrits *négrophiles* (un terme dont le sens initial est péjoratif) eurent recours à l'argument de la perfectibilité du Noir, mais que cet argument devint beaucoup moins recevable en métropole après les soulèvements survenus à Saint-Domingue. Ses partisans subirent ainsi les foudres des proesclavagistes qui les accusèrent de conspirer avec l'ennemi – l'Angleterre notamment – contre les colonies françaises. Cela laissa le champ libre à un ensemble de publications défavorables aux Noirs, phénomène qui allait être pourtant de courte durée du fait de la Révolution, mais surtout du rétablissement de l'esclavage sous Napoléon Bonaparte.

L'ouvrage d'Andrew S. Curran est d'une importance capitale pour tout chercheur ou étudiant s'intéressant à la question de l'épistémologie de la noirceur. La profusion des sources convoquées et la qualité de ses analyses en rendaient la traduction nécessaire. Sa lecture tempère et complète de nombreux travaux qu'il prend soin de discuter. Ce que cet ouvrage montre par ailleurs, c'est qu'il est possible de concilier la rigueur scientifique avec un engagement moral et politique explicite.

■ Pierre BOIZETTE

DEPESTRE (RENÉ), *BONSOIR TENDRESSE : AUTOBIOGRAPHIE.* PRÉFACE DE MARC AUGÉ, AVANT-PROPOS DE JEAN-LUC BONNIOL. PARIS : ODILE JACOB, 2018, 264 P. – ISBN 978-2-7381-4185-9.

René Depestre, né en 1926 à Haïti, est connu dans l'histoire littéraire négro-africaine pour ses liens parfois houleux avec Césaire. En 1955, dans le poème « Le verbe marronner » (Césaire, *La Poésie.*

Flammarion, 2006, p. 481), ce dernier avait vigoureusement interpellé le « camarade Depestre » dans un moment que l'ouvrage qualifie sobrement de « polémique » (p. 199). Si le lecteur se souvient aussi de sa présence au Congrès des écrivains et artistes noirs et malgaches de 1956, puis de sa contestation de la négritude (*Bonjour et adieu à la négritude*, 1980), Depestre n'a accédé à la notoriété (auprès du public français tout du moins) qu'à partir de la publication de ses romans flamboyants, en particulier *Alléluia pour une femme-jardin* (1980) et *Hadriana dans tous mes rêves* (1988, Prix Renaudot). L'annonce de la parution de l'autobiographie de cet homme resté très discret ces dernières années ne peut donc qu'attiser la curiosité des admirateurs pressés de comprendre comment ce Caribéen a pu se positionner dans les débats littéraires de ces dernières décennies. Le titre, qui semble se référer au *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan, reprend le qualificatif par lequel Depestre définit sa jeunesse (« jeunes gens de tendresse et de poésie », disait-il en 1995 à Lise Gauvin dans *L'Écrivain francophone à la croisée des langues*, p. 85) ainsi que sa situation de « nomadisme existentiel au carrefour de la tendresse et de la liberté » (*idem*, p. 74). Dans cet ouvrage écrit depuis sa retraite discrète du Sud de la France, il offre une relecture de sa trajectoire (essentiellement idéologique) à partir du contexte politique contemporain. Il se plaît à se montrer tour à tour comme un dangereux adversaire du président haïtien Pétion (qui l'expulse en 1946), comme un communiste inconditionnel, ami d'Aragon, Éluard, Jorge Amado, Neruda et Che Guevara, comme un ardent défenseur de la révolution castriste pour laquelle il œuvra pendant près de vingt ans (1959-1978), et, à cause de ces engagements, comme une victime des pouvoirs en Haïti, en France, en Italie, en Tchécoslovaquie comme à Cuba. Autant de pays qui l'ont, pour des raisons toujours politiques mais diverses, accueilli, surveillé, instrumentalisé, menacé ou expulsé. Cette trajectoire fragmentée, qui va d'Haïti à Paris en passant par la Bohême, l'Italie, le Chili, le Brésil, Cuba et de nouveau par la France, est présentée comme une aventure démontrant la cohérence d'un homme fidèle à ses idées mais surtout aux amis et aux régimes qui le protégeaient. L'auteur la commente à la lumière du post-communisme actuel mais, en ancien ardent militant, tente d'atténuer les fondements de ses engagements : « ma philosophie de l'existence s'est d'abord limitée au marxisme » (p. 79). Cependant, quand, en pleine guerre froide, protégé par Aragon et Éluard, il trouve refuge dans un château pour apparatchiks (p. 53) dans une Bohême remplie d'espions où il voit et entend la violence des disgrâces du stalinisme, il n'ose pas quitter un

parti qui lui fournit réseau (« le gratin de l'intelligentsia d'extrême-gauche », p. 62), amis, protection et finances (il est payé au Chili pour organiser le Congrès continental de la culture). Il avoue : « qu'est-ce qui m'a alors retenu de rompre ? Avant tout les liens fraternels [...] ma rencontre avec Pablo Neruda et Jorge Amado » (p. 66 et p. 193) et : « j'ai vécu douloureusement la débandade du socialisme, ce fut un naufrage personnel » (p. 116).

Quand il évoque la fonction qui fait de lui une « sorte de commissaire à l'édition » sous Castro, il préfère qualifier le moment de « moulin[s] à vent de la révolution » (p. 93) et expliquer ses conflits par « les tares historiques du stalinisme », lui qui, souligne-t-il, avait « déjà rompu avec les scandales meurtriers du stalinisme » (p. 116). S'il se garde d'avouer qu'il a été reçu par Staline en 1952 (Gauvin, p. 85), il relate néanmoins qu'il continue à aller de La Havane à Moscou et Leningrad pour recevoir « la consigne qui est d'éditer, traduits de la langue de bois soviétique », des ouvrages de tous les domaines conformes au « réalisme socialiste » (p. 95). Ayant pris, en 1971, la défense d'un écrivain forcé de « se confesser », il se découvre surveillé, est écarté mais demeure encore sept ans sur l'île de la révolution toujours qualifiée de « démocratique » (p. 121). Il conclut : « les années cubaines ont été les plus heureuses de ma vie » (p. 115), bien que, précise-t-il, il ait, depuis, rompu avec le régime « castro-fidéliste » (p. 121). L'autobiographie semble s'arrêter à son départ de Cuba en 1978 sans en expliquer les circonstances. L'auteur ne parle ni de son installation en France, ni de sa nomination à l'UNESCO, ni de la dernière partie de sa carrière, la plus connue, où son écriture chante l'érotisme « solaire » ; il faut se référer aux « repères biographiques » succincts des dernières pages pour combler les blancs de son parcours. La fin du volume revient sur des considérations au sujet de la race et de la politique (mais pas de la littérature) en Haïti, et le dernier chapitre intitulé « Que peuvent les intelligentsias ? » passe en revue les écrivains militants qui ont marqué l'auteur par leurs écrits ou leurs relations : les Haïtiens d'abord : Jean Price-Mars, Jacques Roumain, Jacques-Stephen Alexis ; ensuite des Français : Pierre Mabille, André Breton, l'anthropologue Alfred Métraux, Michel Leiris, Louis Aragon, Jean-Paul Sartre ; viennent enfin Alioune Diop et Aimé Césaire ; le nom de Léopold Senghor a en revanche disparu. Césaire est d'abord mentionné comme un député communiste susceptible, en 1952, d'aider René Despestre (« aboulique à la bureaucratie du Parti », p. 62) quand la France l'expulse. Pourtant, c'est finalement Senghor, plus écouté du pouvoir, qui l'aide à partir pour un Con-

grès de la paix à Vienne où il est pris en charge par les communistes. Césaire reste, dans les dernières pages, un « ami proche » (p. 199) dont l'héritage « donne de l'oxygène » (p. 201) tandis que d'autres « épigones » de la Négritude (non cités) se voient accusés d'« imposture identitaire » (p. 200).

On serait tenté de qualifier cette autobiographie de « politique », tant le sujet est prédominant dans ces pages. Il est donc permis d'être déçu de ne lire sous la plume d'un écrivain ni considération littéraire ni réflexions sur les écrivains haïtiens contemporains ; on s'attend en vain à voir surgir la notion de « créolité » et le nom de Glissant. Cette autobiographie contribue certes à l'histoire littéraire mondiale en dévoilant l'efficacité des réseaux d'intellectuels dirigés par le *Komintern* jusqu'à la fin de l'affrontement des blocs, mais elle reste une construction par et pour le héros.

■ Dominique RANAIVOSON

DUBOIN (CORINNE), RAYNAUD (CLAUDINE), DIR., *AFRICAN AMERICANS AND THE BLACK DIASPORA (DIASPORAS, CULTURES OF MOBILITIES, "RACE", 3)*. MONTPELLIER : PRESSES UNIVERSITAIRES DE LA MÉDITERRANÉE, COLL. HORIZONS ANGLOPHONES POCOPAGES, 2016, 352 P. – ISBN 978-2-36781-220-5.

La collection « Horizons anglophones PoCoPages », qui a pour vocation d'étudier « les cultures et les littératures postcoloniales, diasporiques, trempées de métissage et de frontières traversées » (p. 6), continue sur sa lancée en plaçant cette fois la focale sur la communauté afro-américaine et la diaspora noire. Cet ouvrage, le troisième dédié aux Afro-Américains, réunit quatorze contributions regroupées en quatre parties thématiques. Chaque partie est clôturée par un poème de l'Afro-Américaine Melba Joyce Boyd. Toutes les contributions, écrites dans une langue anglaise très claire, sont de grande qualité ; elles sont le fait de professeurs affiliés à des universités françaises et américaines, mais aussi allemande, canadienne et comorienne.

La première partie, « Theorizing Diaspora, Blackness and Post-Raciality », comporte quatre essais. Dans le premier, Ashraf H.A. Rushdy s'attache à retracer l'émergence du concept de diaspora africaine, forgé en 1965 lors de la conférence internationale sur l'histoire africaine à Dar es Salaam, puis approfondi en 1979 par St. Clair Drake. Ce dernier distingue deux types de diasporas : la diaspora politique, qui relève d'un plus vaste projet panafricain, et la diaspora académique, qui tente d'expliquer une dynamique histo-